

Dr Hawa Abdi
avec Sarah J. Robbins

DOCTEUR DE L'ESPOIR

Elle a sauvé 90 000 vies

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Boudewyn*



Titre de l'édition originale
KEEPING HOPE ALIVE
publiée par Grand Central Publishing,
un département de Hachette Book Group, Inc.

Site internet Hawa Abdi
<http://www.dhaf.org/>

Maquette de couverture : Atelier Didier Thimonier
Photo : Sarah Elliot

© 2013 by Hawa Abdi
Tous droits réservés.
© 2014, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.
Première édition janvier 2014.

Distribution Nouveaux Horizons – ARS, Paris, 2020, pour l'Afrique
francophone et Haïti.

Votre avis nous intéresse ! Contactez-nous à arsnh@state.gov.

Nouveaux Horizons est la branche édition d'Africa Regional Services (ARS), qui fait partie du Bureau des affaires africaines du département d'État américain. Les éditions Nouveaux Horizons traduisent et publient en français des livres d'auteurs américains et les commercialisent en Afrique subsaharienne, au Maghreb et en Haïti. Pour connaître nos points de vente ou pour toute autre information, consultez notre site : <https://fr.usembassy.gov/fr/ars-paris-fr/livres/nh>.

ISBN : 978-2-35745-467-5

Introduction

Garder vivant l'espoir

Elle avait vingt-deux ans, une balle logée dans la tête et une autre dans le cœur. Je ne me souviens pas quel jour elle a été amenée à notre hôpital, ni à quelle heure – dans ma mémoire, ce moment se détache nettement de la brume poudreuse enveloppant la guerre civile qui déchirait depuis longtemps notre pays. En 1995, en Somalie, de jeunes garçons enrôlés dans des milices brandissaient des mitrailleuses pillées au gouvernement déchu ou généreusement fournies par Dieu sait qui. Cette femme comptait parmi les centaines de victimes de la guerre – mes patients – à avoir besoin de moi à cet instant précis. Son histoire était toutefois particulière.

C'était une Somalienne jeune et pleine de force. J'ai fondé mon hôpital pour qu'elle y mette au monde ses enfants – pas pour fermer ses yeux sans vie en laissant glisser mon pouce et mon index sur son front. Avant de demander à certains membres du personnel d'aller à la recherche de sa famille dans la brousse, j'ai pris le temps de la veiller. J'ai quitté son chevet en pleurs : ce n'était pas le médecin qui versait en moi des larmes mais

la mère. Que ressentira ce soir la mère de cette fille, me demandai-je, en apprenant sa mort ?

Même dans les lieux les plus reculés, même quand tout a sombré dans le chaos, les mauvaises nouvelles se répandent comme une traînée de poudre. Une femme est venue de la brousse me communiquer des renseignements, nous nous sommes rendues ensemble auprès de la défunte. « C'est sa mère qui l'a tuée, m'a annoncé la femme. Sa mère. »

N'ayant jamais encore entendu de chose pareille, j'en restai sous le choc ! « Comment est-ce possible ? demandai-je.

— Le père de la fille appartenait à un clan et la mère, à un autre », m'expliqua la femme, qui secoua la tête en observant les traits paisibles de la jeune morte. Celle-ci était encore très belle – loin, visiblement, de soupçonner la cause de son décès. Moi non plus, je n'en devinais rien, jusqu'à ce que l'autre poursuive : « Quand elle est allée voir la famille de sa mère avec elle, ses parents lui ont dit : "Elle appartient au clan qu'il ne faut pas. Nous ne voulons pas de vous." »

La femme a levé sur moi un regard empreint de tristesse. « On raconte qu'elle a tué sa fille pour pouvoir rentrer chez elle. »

Aujourd'hui encore, il n'existe aucun moyen de déterminer si cette terrible histoire est vraie. Je n'ai d'ailleurs jamais découvert le nom de la jeune femme. Ceux de ses parents qui habitaient aux alentours l'ont ramenée dans la brousse, afin de l'enterrer près de chez elle, et moi, je suis retournée à mon hôpital de jour, où les familles qui m'attendaient formaient une file serpentant jusqu'aux arbres. Depuis ce soir-là, me hante une question que

INTRODUCTION

sont tenus de se poser, à un moment ou un autre, tous les témoins d'une guerre : si, dans les circonstances les plus sombres, une telle chose peut arriver, comment allons-nous survivre ?

Quand la plupart des gens entendent parler de la Somalie, ils pensent à cela, à la tragédie de notre histoire récente – aux profondes divisions qui minent notre peuple, aux sécheresses et aux famines, aux requins et aux pirates qui peuplent l'océan. Même la géographie de notre territoire – la Corne de l'Afrique, dont la pointe dressée vers le Moyen-Orient s'enfonce dans l'océan Indien et le golfe d'Aden – se caractérise par des contrastes extrêmes. Il n'en a cependant pas toujours été ainsi.

Quand j'ai ouvert en août 1983, à vingt kilomètres de notre capitale, Mogadiscio, ma clinique qui ne comptait alors qu'une salle, la vie s'écoulait paisiblement. Mon statut de gynécologue parmi les premières à exercer en Somalie me valait une certaine renommée dans la région. Lorsque la guerre civile éclata, sept ans plus tard, mes patientes, ma famille éloignée, mes voisins, et aussi des victimes et des survivants du conflit, se répandirent sur la principale route à la sortie de Mogadiscio, or elle passait devant mon hôpital. Je les y accueillais en leur offrant tout ce que je pouvais – de l'eau fraîche, un endroit où dormir, une partie de la récolte de notre ferme. Les Somaliens cultivent la tradition de l'hospitalité : quand un voyageur vient à vous, il est d'usage de lui donner le meilleur de ce dont vous disposez ; si vous assouvissez sa faim et lui adressez des paroles aimables, Dieu vous bénira.

Je m'apprête à raconter ici comment, au bout de plus de vingt ans, j'en suis venue à considérer comme ma famille ces réfugiés dont les cases, qui se succèdent à n'en plus finir, forment une mer de branchages tordus et de nattes de couleurs vives, de chiffons en loques et de bâches plastique claquant au vent : le village d'Hawa Abdi. La clinique d'origine est devenue aujourd'hui un hôpital de quatre cents lits et les quelques familles dans le besoin des premiers temps se sont multipliées au point d'englober des dizaines de milliers de personnes établies aux alentours. Entre leurs foyers s'étend un village fantôme de dix mille cinq cent soixante habitants – morts à l'issue de luttes entre les clans, de bombardements à l'aveugle, ou encore de maladies, de faim. Nous les avons enterrés ensemble, ne pensant pas un instant que la guerre s'éterniserait au point que plus de quatre-vingt-dix mille personnes nécessiteraient notre aide et que le manque de place contraindrait une nouvelle génération à bâtir des cases sur un charnier où nous avons si longtemps pleuré les défunts.

Nous leur devons, à eux et à ceux qui vivent dans leur proximité, de nous rappeler que nous n'avons reçu ni la violence ni la destruction en héritage. Voici des siècles, notre peuple vivait dans les hameaux et les villes côtières de Somalie, égrenées comme un collier de perles le long du magnifique océan Indien. Les saisons des pluies, parfois courtes, parfois longues, changeaient en dais verdoyants les frondaisons des hauts arbres et purifiaient l'air, le plus suave qu'on puisse imaginer. Même pendant la saison sèche, aux mois de janvier, février et mars, le bois mort reprenait vie au bord de la rivière :

INTRODUCTION

il servait de charpente à des huttes de fortune, pas très différentes de celles qui envahissent aujourd'hui mes terres. Les familles restaient là jusqu'à la venue des pluies, elles rentraient ensuite chez elles pour la saison des plantations et le cycle se répétait. Alors même que la pluie et le beau temps ne cessent d'alterner, le rythme des saisons continue de marquer notre vie ; ainsi qu'un grand nombre de traditions somaliennes, admirables pour certaines, destructrices pour d'autres.

Comme la plupart des Somaliens, ma mère vient d'une famille de pasteurs, qui élevait des animaux pour leur lait et leur viande, et cultivait du maïs et du sorgho pendant la saison des pluies. Durant la saison sèche, ses parents erraient avec leur troupeau en quête d'eau ; ils entassaient leurs biens, leur vaisselle et leurs tapis, sur leurs chameaux, et cherchaient un endroit où mener paître leurs bêtes.

Le problème de la Somalie, c'est qu'en temps de dis-corde, comme pendant la saison sèche, se répète toujours la même histoire : une barrière s'ouvre et tous les ani-maux se ruent en même temps sur un carré d'herbe qu'ils espèrent atteindre avant les autres. Bien sûr, les bergers suivent. « C'est ici notre pâturage, annonce le plus fort. Trouvez-vous-en un autre. » Quand les der-niers arrivés refusent de partir éclate une bagarre. Il en va de même quand un groupe s'établit à proxi-mité d'un puits : « Vous ne boirez pas de cette eau », disent-ils aux nomades assoiffés. Bien plus tard, la pluie finit par tomber et par éteindre la soif. Mais ceux qui en ont jadis souffert ne l'oublient pas et l'hostilité perdure.

Depuis que je vais aux quatre coins du monde solliciter de l'aide au bénéfice des personnes déplacées installées sur mes terres, beaucoup me demandent : « Comment est-ce possible ? » Comment se peut-il, au cœur de ce qui a été qualifié d'État le plus défaillant de la planète, qu'il existe encore un refuge, une société vivant en harmonie dans un village simplement baptisé du nom d'une femme ?

Je réponds qu'au village d'Hawa Abdi, toutes les victimes du conflit ont droit au même traitement – peu importe leur camp. J'ai hérité ce principe de mon père, qui avait l'esprit plus large que son propre père ou les générations précédentes, en raison du chemin à part sur lequel l'avait aiguillé une tragédie. Orphelin à douze ans, mon père s'est rendu à pied, en dix jours, de son petit village à Mogadiscio, où il a rencontré une femme de la communauté de pêcheurs que nous appelons Jaaji. Elle l'a recueilli puis élevé comme son propre fils, lui donnant à manger, des habits et même un travail dans le principal port du pays.

Mon père est parvenu à l'âge adulte à l'époque coloniale, mais elle a été pour lui synonyme de paix ; il travaillait alors sur des bateaux venus des quatre coins du monde. Il s'est lié d'amitié avec les Italiens et les Britanniques, dont les ancêtres avaient colonisé plusieurs parties de la Somalie, de même qu'avec les Indiens et ceux qui parlaient swahili, venus de la côte de l'actuel Kenya. Ces marins et hommes d'affaires lui ont enseigné leurs langues et l'histoire de leur pays – autant de leçons qu'il transmet par la suite à ses quatre filles. « Tu peux changer de vie à condition de travailler dur, me disait

INTRODUCTION

mon père. Tu peux te rendre indispensable pour peu que tu mesures la capacité des hommes à s'entraider. »

J'entends encore sa voix : elle me ramène à mes treize ans, en 1960 – l'année où notre pays a conquis son indépendance du joug britannique et italien. À l'époque, nous, les Somaliens, nous imaginions qu'un avenir radieux nous attendait. Quand le drapeau italien a été officiellement baissé, à minuit, le 1^{er} juillet, je me tenais avec mon père devant l'hôtel Shabelle. Au moment où a été hissée l'étoile blanche à cinq branches de la république somalienne, de gros haut-parleurs ont diffusé nos chants nationaux. Il y en a un dont je me souviendrai toujours : *Tana Siib Tan Saar*, qui signifie *baissez le drapeau italien et hissez le somalien*.

Il paraît que certains Somaliens sont morts au cours des premiers jours de l'indépendance, sous le choc d'un excès de joie. Je veux bien le croire, ayant moi-même vu mon père serrer contre lui ses amis dans la rue, comme s'ils avaient survécu à une longue guerre. « Nous sommes passés par des moments difficiles, mais aujourd'hui, nous sommes libres, nous dit mon père, les yeux brillants, alors que nous rentrions chez nous à pied, les mollets raidis d'avoir tant marché. À présent, nous pouvons traverser le cœur de notre capitale, alors qu'avant, non. Maintenant, nous pouvons aller où nous voulons. »

De nouvelles opportunités se présentaient aux Somaliens. Les premières vinrent de l'étranger – des pays nous ayant jadis colonisés – puis de nouveaux alliés plus dignes de confiance et, de plus en plus, de nos propres communautés. Avec ceux de ma génération, nous avons travaillé dur pour nous hisser au plus haut niveau, chacun dans

notre domaine. Nous rêvions de changer la nation par le biais de l'instruction et d'un labeur acharné.

La division entre clans ne fait pas plus que la violence partie de notre héritage. Les clans en Somalie sont liés à la tradition de l'*abtirsiinyo*. C'est le nom que nous donnons au « décompte des ancêtres » jusqu'à une centaine de générations. Au début de notre histoire, les disputes entre deux familles ou deux clans se résolvaient pacifiquement, et même dans l'harmonie : chacun des clans chargeait un vieux sage de trancher le différend qui les opposait à l'ombre d'un gros arbre. Un long trajet à dos de chameau – qui durait parfois plusieurs jours ou même plusieurs semaines – les y conduisait. Entre eux prenait place un médiateur qui les écoutait exposer chacun leur tour leur position et ponctuait leurs discours de « oui » approbateurs. Les anciens analysaient ensuite la situation avant de convenir d'un châtement approprié. Le clan de l'offenseur devait en général céder à l'autre des chameaux et des vaches. Une fois réglé le conflit, le médiateur se tournait vers l'un des anciens et lui ordonnait : « Amène vingt filles. » L'autre amenait vingt garçons et la réconciliation passait par le mariage des jeunes gens des deux clans. Bien sûr, les unions entre les clans donnaient naissance à de nouvelles familles dans le but d'éradiquer la haine ; les deux camps, unis par les liens du sang, n'allaient plus se battre à l'avenir.

En tant que nation, nous avons d'abord connu des jours glorieux mais, au fil du temps, la corruption s'est implantée. La loi et l'ordre ont cessé de régner au début des années 1990, au lendemain de la chute de notre gouvernement. À ce moment-là, quand les Somaliens ont cherché protection auprès de leurs clans, ils se sont

INTRODUCTION

mis à regarder les autres d'un œil soupçonneux ou pire encore – alors même que, dans leurs propres veines, coulait le sang d'un clan différent. Ma volonté d'assurer la survie de mon œuvre m'a obligée à rester neutre, à me consacrer, cœur et âme, à toutes les victimes de la guerre, quel que soit leur clan. J'ai bien souvent cru, pendant les années de famine et de violence aveugle où tombaient les obus de mortier qui, aujourd'hui encore, tombent du magnifique ciel bleu de Somalie, que je finirais par y laisser la vie.

Que dirait mon père s'il voyait cette belle jeune femme pleine de force tuée par sa mère, parce que son père appartenait à un autre clan ? S'il voyait les dizaines de milliers de personnes qui vivent sur les terres de notre famille où, pendant plus de vingt ans, nous avons servi de boucliers humains à des seigneurs de guerre ou des miliciens rivaux ne songeant qu'à piller ou tuer ?

Que dirait-il des rebelles du groupe Hizbul Islam, qui ont fait irruption chez moi en mai 2010, et de ceux qui ont depuis marché sur leurs traces, envahissant ma maison et mon hôpital, comme ils ont envahi tous les lieux que les Somaliens considéraient jadis comme sûrs ? Ces jeunes hommes sont eux aussi nos fils – une génération entière ayant grandi sans ordre ni loi. Ils adhèrent à une version de l'islam erronée, celle des fondamentalistes, pour se donner l'illusion de détenir un pouvoir. En cherchant à saper notre société, ils sapent en réalité notre religion. Nous sommes à présent otages de leur conviction sacrilège qu'une femme n'est qu'un objet, un instrument destiné à ne servir que leurs desseins.

« Vous êtes vieille et nous sommes plus forts que vous, me dit l'un des jeunes hommes qui s'en sont pris

à moi, pendant ces terribles journées de 2010. Vous devez nous céder la direction de l'hôpital et l'administration de votre camp.

— Impossible, lui rétorquai-je. Je suis ici sur ma propriété. C'est moi le médecin, et j'ai les connaissances qu'il faut pour m'occuper de l'hôpital. En vertu de quelle loi devrais-je vous le confier ?

— Vous êtes une femme, m'asséna un autre. Rien ne vous autorise à assumer la moindre responsabilité ou autorité.

— Nous vous protégerons, ici, ajouta le premier.

— Ce n'est pas votre rôle », déclarai-je. Les anciens du camp eurent beau me rappeler que ces hommes étaient susceptibles de m'abattre sans crier gare, je refusai de céder. « Qu'ils m'abattent ! dis-je aux anciens. Au moins, je mourrai dignement. »

Je garde un souvenir très net du trajet jusqu'à l'hôpital et aux soixante patients qui m'attendaient au dispensaire de jour – sans parler des cent autres y ayant déjà été admis. Je savais ces intrus, ces religieux armés, mus par le seul désir de s'approprier le bien d'autrui. Dans ma colère, j'ai malgré tout tenu bon. L'islam, tel que je le conçois, tient les femmes pour des membres à part entière de la société – sur un pied d'égalité avec les hommes. Je n'ai donc pas une seule fois laissé éclater mon désespoir.

J'aimerais qu'ici se termine mon histoire, que la force de mes convictions ait suffi à changer l'état d'esprit des jeunes hommes élevés pour haïr et tuer, un AK-47 au poing. Mais l'ignorance est l'ennemie de l'humanité : les maux responsables de la mort de la belle jeune femme

à mon hôpital menacent toujours nos vies, depuis plus de vingt ans.

Je m'exprime au nom de millions de Somaliennes privées de voix. J'ai fait mien leur combat dans ce pays compliqué que nous insisterons toujours pour considérer comme notre patrie. À l'instar des femmes de mon entourage, j'ai moi aussi connu d'inimaginables peines – je sais, comme elles, ce que c'est que de perdre une mère, une sœur, un enfant. Les militants auraient pu m'abattre – c'est vrai. Mais je suis convaincue que mourir au nom de tout ce en quoi je crois n'aurait pas été si grave que cela. La mort, comme vous le verrez, ne met pas un terme à notre histoire, qui suit son cours en dépit d'un sort incroyablement adverse.

La mort fait partie de la vie en Somalie, qu'elle résulte de violences, de maladies ou des complications d'un accouchement. Bien que nous mesurions les dangers qui nous menacent, nous, les femmes, continuons de faire des projets. C'est peut-être le fait de nous savoir condamnées à mourir tôt ou tard qui nous pousse à l'action – comme n'importe quel animal sur cette terre qu'a créée Dieu, à la différence que ce que nous laisserons derrière nous perdurera.

Voilà pourquoi je me devais de commencer par la seule chose qui nous soutienne, l'unique réponse à la question de notre survie – l'espoir. L'espoir, c'est ce qui reste, alors que nous attendons la paix, meurtris, assaillis par la faim. L'espoir, c'est aussi une habitude ancrée en nous, qui explique que ceux qui vivent sur mes terres se raccrochent aux mêmes prières, toujours aussi patients, depuis des générations. En un sens, il n'est pas exclu qu'aujourd'hui même nous ne vivions plus que d'espoir

DOCTEUR DE L'ESPOIR

– espoir que les maux qui gangrènent notre société disparaissent, comme nous le demandons dans nos prières, et que la loi protège enfin tous les êtres humains et pas seulement les milices.

De même que nos ancêtres, les chefs de mon village, femmes et hommes, se réunissent à l'ombre – non plus d'un chameau, comme dans les temps anciens –, mais d'un arbre. Près de mon hôpital poussent des manguiers, j'ai baptisé l'endroit mon « Camp David ». C'est notre retraite, un peu dans le même esprit que celle du président des États-Unis : nous y discutons de la situation du camp ou des disputes qui s'y élèvent. Parfois, quelques personnes déplacées se rassemblent là et s'étendent sur des tapis, à l'issue d'une journée éprouvante – pour boire du thé, chanter ou tout simplement écouter la mélodie des feuilles qui bruissent.

Ces arbres, que j'ai moi-même plantés, ont été témoins de la sécheresse et de la famine, de la maladie et des bombardements intensifs. S'ils se dressent encore aujourd'hui, c'est grâce à leurs épaisses racines qui se ramifient dans toutes les directions en quête d'eau et tiennent bon sans qu'on sache trop comment. Leurs branches s'étendent elles aussi : elles nous abritent du soleil de l'après-midi pendant que nous racontons des histoires, comme celle que je vais à présent vous conter. Nous savons que le simple fait d'agir ainsi revient à affirmer l'espoir – en relatant notre histoire au reste du monde, nous faisons en sorte que la vérité éclate et nous sauve.

1.

Étrangère dans mon pays natal

J'ai commencé ma carrière à Mogadiscio en 1971, alors que mon pays et moi-même étions encore tout jeunes. À vingt-quatre ans, je revenais juste d'Ukraine, où une bourse de l'Union soviétique m'avait permis d'étudier la médecine. Il a suffi que je présente mon diplôme au ministère de la Santé somalien pour obtenir un poste à l'hôpital Digfer, construit grâce à des fonds européens. La Somalie ne comptait alors qu'une soixantaine de médecins, dont trente-cinq à peine travaillaient à l'hôpital Digfer, de six cents lits – parmi eux : treize Somaliens et une seule autre femme. Le reste de mes collègues étaient italiens. Malgré notre récente indépendance, nous n'étions pas encore tout à fait sortis de l'ombre de notre passé colonial.

Le jour de mon entrée en fonction, j'ai enfilé une nouvelle tenue – un pantalon et un chemisier blancs, assortis à ma blouse blanche flambant neuve – avant d'aller droit au bureau du directeur médical de Digfer, Mohamed Ali Nur. Premier pédiatre de Somalie, formé en Italie, il était revenu au pays, cinq ou six ans plus tôt. Même si je respectais le travail qu'il avait accompli en

vue de garantir de meilleurs soins dans la région, nous ne nous sommes pas plus tôt assis pour discuter de mon rôle à l'hôpital qu'un conflit a surgi entre nous.

« Vous commencerez par une permanence en pédiatrie, a-t-il décrété.

— Je veux travailler en chirurgie, lui rétorquai-je. Il y a deux ans que j'assure des permanences, en tant qu'interne, et je suis titulaire d'un doctorat en bonne et due forme. » Je rêvais de devenir chirurgien depuis la première intervention à laquelle j'avais pris part à Odessa. Je repensais souvent à la maîtrise de soi et à la dextérité d'un de mes professeurs de sixième année, lors de l'opération d'une occlusion intestinale où je lui avais tenu lieu d'assistante. En admiration devant ses gestes, je lui avais tendu ses instruments, aidée d'un camarade de classe, les yeux rivés à l'incision, qu'il a recousue d'une main experte sous la vive lumière des lampes. Chaque mouvement de sa part auquel je m'attendais s'était accompagné d'au moins deux autres me prenant au dépourvu. Je m'étais alors dit qu'on ne pouvait rien accomplir de plus important que de sauver une vie humaine avec tant d'assurance et de rapidité.

J'expliquai à Mohamed Ali Nur que j'aimais beaucoup le processus long et complexe qui préside à une intervention chirurgicale : consulter le patient, se renseigner sur son historique, établir un diagnostic, décider d'un traitement et gagner sa confiance. « Avec les enfants, on ne peut pas établir de dialogue, me justifiai-je. Ils ne sont pas capables de répondre aux questions sur l'origine de leur douleur. Ils se contentent de pleurer.

— Vous parlerez à leurs mères, me répondit-il.

— Justement, répliquai-je, le problème venait souvent des mères. Beaucoup ne se rappelaient pas quand s'étaient déclarés les symptômes de leur enfant ou ce qu'elles leur avaient donné à manger. On ne pouvait donc que difficilement déterminer s'il souffrait d'une intoxication ou d'un autre type d'infection. Je préfère travailler avec des gens en mesure de répondre aux questions que je leur poserai.

— Au cours de votre carrière, vous verrez des quantités d'enfants aux stades les plus graves de la maladie, énonça-t-il calmement. C'est inévitable.

— Il y a des quantités d'autres médecins qui souhaitent devenir pédiatres, repris-je. Je sais que vous êtes pédiatre, mais ce n'est pas mon fort. »

Mohamed Ali Nur était un homme profondément bon mais inflexible. « Le protocole, c'est le protocole et, en tant que médecin, vous serez tenue de le suivre, me prévint-il en croisant ses mains sur son bureau, le regard braqué sur moi. Dans ce pays, n'importe quel médecin doit savoir traiter les enfants. Si vous n'êtes pas d'accord, vous pouvez toujours vous en aller. » Il se leva et, sans hausser le ton, me contraignit à le suivre au service pédiatrie, au bout du couloir. Pendant qu'il me présentait à mes nouveaux collègues, je ne réfléchissais qu'au moyen de lui prouver mes talents de chirurgien.

Plus tard, ce jour-là, ma sœur cadette Amina me rejoignit à la porte de l'hôpital Digfer. Je sentis le soleil me réchauffer et ma frustration s'évaporer tandis que nous nous rendions ensemble, à pied, au centre-ville. Je poussai un profond soupir de soulagement avant d'inspirer à pleins poumons en balançant les bras.

Amina rit en me voyant me détendre. « *Abayo*, me dit-elle, s'adressant à moi par le terme affectueux d'usage

entre sœurs en somali. Jusqu'ici, tu attendais que ta vie commence.

— Tu as raison », convins-je avant de sourire de la drôle d'idée d'une renaissance à vingt-quatre ans. Ma sœur disait pourtant vrai. Après sept longues années en Union soviétique, me voilà de retour chez moi, à la splendeur de Mogadiscio à 17 heures – le meilleur moment de la journée, quand le soleil frôle l'horizon et que la brise salée en provenance de l'océan Indien apporte un peu de fraîcheur.

Cet après-midi-là, Amina et moi avions prévu de siroter un cappuccino avec des amis au *Caffè Nazionale*, très couru les jeudi et vendredi – qui correspondent pour nous au week-end. Nous y allions souvent. Au cas où le restaurant italien afficherait complet, nous pourrions nous rabattre sur le Savoia, un hôtel restaurant de style occidental au cœur de la ville, ou aller en bord de mer savourer une glace. Alors que nous rentrions chez nous, ce soir-là, d'anciens camarades de classe nous ont arrêtées dans la rue pour flirter et plaisanter. « Ah, Hawa, tu veux qu'on te ramène ? Je vais te déposer. » À l'instar du soleil sur mon visage, des bananes sucrées et des pamplemousses qui m'avaient tant manqué, l'attention qu'ils m'accordaient me procurait un plaisir certain. Je ne croisais ici que des jeunes gens que je considérais comme mes frères ou mes sœurs.

Ma génération se sentait alors libre et optimiste – pressée de trouver sa place dans un pays qui se développait et se fortifiait au même rythme qu'elle. Mes trois jeunes sœurs allaient encore à l'école. À l'époque, l'instruction était gratuite en Somalie : notre président, Mohamed Siad Barre, venait de créer une faculté de

médecine, une autre de droit, et plusieurs universités à Mogadiscio et aux alentours. Y affluaient des étudiants d'un peu partout dans le pays, ce qui leur évitait de devoir s'expatrier comme moi. À dix-neuf ans, Amina était enceinte. Notre famille attendait anxieusement la naissance d'une nouvelle génération.

Amina avait aménagé pour moi un deux-pièces dans un quartier du nom de Hodan, non loin de l'hôpital et de la villa qu'elle occupait avec son mari, Sharif, et nos autres sœurs, Asha et Khadija. Nous passions encore ensemble la plupart de nos soirées, une habitude de notre enfance. Nous avons bien grandi depuis le temps où nous mangions du riz dans la même assiette et dormions entassées les unes sur les autres ou nous taquinions alors que notre mère nous enveloppait de la chaleur de son corps et nous invitait à nous taire. Malgré tout, certaines choses n'avaient pas changé : Amina et Asha trouvaient toujours sans peine le sommeil, alors que je restais éveillée, jusqu'à une heure indue, à m'interroger sur mon avenir. Pour m'apaiser, je tentais de me rappeler ce que m'avait dit un jour ma mère, à l'occasion d'une promenade en bord de mer : « Écoute ta petite voix intérieure. Quand vient le moment de prendre une décision, assieds-toi au calme jusqu'à ce que tu entendes cette voix – alors seulement, tu trouveras une solution à tes problèmes. » Il n'y avait qu'au calme, en formant des projets, ou en priant, que je réussissais enfin à trouver le sommeil.

C'est dans la région baptisée Lafole, où les routes sableuses de Mogadiscio se mêlent à la terre brune et molle du bassin de la Shabelle, que ma grand-mère a élevé ma mère. Et ce sont elles qui, ensemble, m'ont

plus tard élevée. *Lafole* désigne en somali un amoncellement d'os – souvenir des batailles menées par notre peuple contre les colonisateurs italiens, il y a plus d'un siècle. Jusque dans les années 1930, c'est-à-dire la jeunesse de ma mère, les colons italiens qui contrôlaient la zone traitaient les travailleurs somaliens comme des esclaves. Ceux qui n'avaient pas l'échine brisée à force d'abattre des arbres ou de bâtir des fermes à proximité de la rivière succombaient à la malaria.

Notre mère s'appelait Dahabo, « dorée » – en référence au plus précieux des métaux. Ma mère, fille unique, était tout pour ma grand-mère veuve. En Somalie, il n'existe pas d'assurances ; les enfants constituent à la fois l'investissement d'une famille et sa pension de retraite. Quand ma grand-mère entendit dire que son cousin, un homme d'affaires des environs, voulait que ma mère, adolescente, prenne part à l'aménagement des fermes italiennes, elle s'enfuit de sa case avec elle, en pleine nuit. Se guidant grâce à la lune, elles parcoururent dans le brouillard une centaine de kilomètres vers le sud en suivant le cours de la rivière, avant d'arriver à un village près de la ville côtière de Merca.

Elles ont passé là deux saisons des pluies, sans compter la rude période de sécheresse intermédiaire. Pour survivre, ma mère ramassait des brassées de bois de chauffage qu'elle allait vendre au marché, gagnant à chaque voyage assez de pièces de monnaie pour ramener à la maison un sac de graines de sésame et une petite quantité de sucre, qui les nourrissait, ma grand-mère et elle, jusqu'à ce qu'elle rassemble assez de bois pour recommencer. À l'orée d'une nouvelle saison sèche, elles empaquetèrent leurs maigres affaires et vinrent à Mogadiscio entamer

une nouvelle vie dans le quartier Abdul-Aziz. Mon père y vivait parmi la communauté des pêcheurs, les Jaaji. C'était un homme grand, bon et qui s'exprimait avec douceur, au sourire magnifique et au long cou. Comme il est d'usage parmi nous, son prénom, Abdi, me tient lieu aujourd'hui de nom de famille.

Les Jaaji formaient un peuple honnête, âpre à la tâche, issu de nombreux clans différents – du Hawiye, celui de mon père ; du Dir, celui de ma mère, et de bien d'autres encore. (On dit souvent qu'il existe quatre principaux clans en Somalie – les deux que je viens de mentionner, plus les Darod et les Issaq.) Les Italiens jetèrent toutefois l'opprobre sur les pêcheurs, de même que sur les forgerons, les cordonniers et les tisseurs, qualifiant leur travail de basse œuvre. On m'a raconté que les Italiens convoquèrent un beau jour les chefs de clans pour leur dire : « Votre communauté est la meilleure – supérieure aux autres. Je vous aiderai, mais à condition que vous restiez à l'écart de ces quatre groupes, les plus bas sur l'échelle sociale. » Mon père, établi auprès de personnes maltraitées parce qu'elles récoltaient, vendaient et consommaient les produits de la mer, a vite compris l'avantage d'une vie simple et les méfaits des divisions au sein de la société.

Mes parents, chose rare à l'époque, se sont mariés par amour. Mon père chantait à ma mère des chansons, dont il composait lui-même les paroles, selon la coutume des grands romantiques du pays, en ce temps-là : « *Sidii dayax iyo daruur u ekeey / Dahabooy ma ku daa-daheeyaa.* » (Ô toi, aussi belle que la lune et les nuages / Ô Dahabo, faut-il que je te prenne la main / Et que je me promène avec toi ?) Je suis leur premier enfant.

Née en 1947, j'ai grandi dans une maison comportant deux pièces, une porte et une clôture qui nous protégeait du monde extérieur. À mon réveil, chaque matin, me parvenaient une vive lumière blanche et une bouffée d'air marin. L'après-midi, nos voisins venaient s'asseoir autour du feu pour boire du thé jusqu'à ce que le soleil disparaisse à l'horizon.

À chaque grossesse de ma mère, tout le monde espérait un garçon. En Somalie, voyez-vous, les femmes se réjouissent de la naissance d'un fils. Le garçon est roi, il vaut autant que deux filles – il augmente la richesse de la famille et dispose du singulier pouvoir de protéger ou détruire. À cinq ans, je désirais à tout prix une sœur – une fille que nous appellerions Amina. Vous savez, il arrive que Dieu exauce les souhaits des enfants. À sa naissance, mon Amina reflétait la force et la santé. Je me suis tout de suite prise d'affection pour elle.

En ce temps-là, nous n'avions pas l'eau courante ; celle du puits remplissait nos brocs et l'océan Indien tout entier nous servait de baignoire et de laverie. Avec notre mère, dès l'aurore, nous descendions à la plage, par le sentier derrière notre maison, évitant les pierres, les poulets et les déjections d'animaux. En chemin, ma mère chantait ou nous racontait des histoires à propos de l'océan. Je lui posais librement des questions, sur son passé ou notre famille, auxquelles il lui arrivait de refuser tout aussi librement de répondre. « Je ne souhaite pas en parler », prétendait-elle, alors que nos pas s'enchaînaient au même rythme. Quand j'insistais, elle se contentait de dire que chaque femme doit garder pour elle ses secrets.

Ma grand-mère, que nous appelions Ayeyo, a quitté Mogadiscio peu après le mariage de mes parents pour

retourner à ses vaches et ses chèvres dans la région rurale de Lafole. Plus j'ai grandi, plus notre famille a passé de temps auprès d'Ayeyo. Là-bas, libres de courir pieds nus dans l'herbe, nous consommions du lait et de la viande aussi frais que l'air que nous respirions. Ayeyo m'a appris à préparer le petit déjeuner à 4 heures du matin, avant que le froid ne se dissipe, près de deux heures avant le lever du soleil. Je craquais une allumette auprès du bois apporté par nos cousins, l'après-midi de la veille. Dès que le feu chauffait assez, je plaçais dessus une marmite d'eau et attendais qu'elle arrive à ébullition. J'y ajoutais alors du sucre – l'ingrédient principal – plus un mélange de thé, de clous de girofle, de cannelle, de cardamome et de menthe. Dans un autre récipient, je préparais une pâte liquide à base de farine de sorgho, d'eau et d'huile, que je cuisais dans une poêle à fond plat sous forme de crêpes – *injera* – accompagnant le thé.

Les matins où, assise auprès d'Ayeyo, je trempais mon *injera* dans mon thé, ma grand-mère, philosophe, m'aidait à comprendre l'ordre des choses. À l'en croire, il n'existe rien de pire qu'une malédiction : le mal que l'on souhaite à un homme le poursuit pendant cinquante générations, aussi dévorant qu'un incendie. Il s'agit là, voyez-vous, d'une image qu'un enfant est à même de saisir : après un incendie, on se rend à l'endroit où se dressaient jadis des arbres et des cases et c'est à peine si on parvient à se représenter autre chose que des cendres. Je me rappelais avoir vu, à l'issue d'un incendie, des os d'animaux et de petits tas de brindilles carbonisées – la preuve que la vie ne peut se perpétuer après une malédiction.

Une bénédiction, me disait Ayeyo, c'est comme un gros nuage de pluie au-dessus d'un village sur lequel un

âpre soleil a cogné toute une saison. Dès la première ondée, la terre se réveille, le sol brunit et des pousses surgissent le long de la route. La verdure se répand, croît au rythme des herbes, du maïs et du sésame, et gagne les citronniers et les manguiers, où mûrissent alors des fruits. À partir de là, la vie continue et il n'arrive que de bonnes choses.

J'interrogeais Ayeyo sur les autres aspects de la vie – je croyais comprendre l'amour, mais le mariage demeurait à mes yeux un mystère. Je savais juste que ma mère, encore très jeune, à quatorze ans, avait épousé un autre homme – son cousin germain. Certains soirs, Ayeyo comblait les silences de ma mère. Elle avait donné ma mère en mariage, disait-elle, comme le veut la coutume. Aux yeux de la société, celle qui refuse de se marier ne vaut pas mieux que si elle gisait dans la tombe. Les normes sociales ayant été édictées par des hommes, ceux-ci pouvaient avoir jusqu'à quatre épouses, tant qu'ils pourvoient à leurs besoins et ceux de leurs enfants. Depuis que notre pays avait une histoire, m'avertissait Ayeyo, les femmes obéissaient sans discuter.

Nul n'a été en mesure de m'expliquer comment ma mère a surmonté la souffrance et la peur liées à son premier mariage. Son époux la battit tant qu'elle en perdit une dent. Elle était si jeune quand elle mit au monde sa fille, Faduma Ali, qu'elle l'abandonna pour courir rejoindre Ayeyo, auprès de qui elle se croyait en sécurité. Bien que le premier mari de ma mère ait finalement consenti à divorcer – chose rare de la part d'un Somalien, à l'époque – il insista pour que Faduma Ali reste à la campagne avec sa famille à lui. Ayeyo a tout de même fini par convaincre la mère de cet homme

d'élever l'enfant ensemble, ce qui explique que, en grandissant, j'aie appelé Faduma Ali *abayo*, « sœur », comme Amina quand elle s'adressait à moi.

Pourquoi Faduma Ali ne vivait-elle pas avec nous ? « Si ta mère te dit de ne pas poser de questions, n'en pose pas », m'assénait Ayeyo. Le rôle d'un enfant somalien ne consiste pas à interroger ses parents mais à se plier à leurs souhaits, et voilà tout. « Si le bien-être de tes parents te tient à cœur, me promet Ayeyo, tout te sourira. »

Elle m'apprit aussi qu'un minimum de contrariétés fait partie de la vie – et qu'il faut les accepter sans s'impatienter. « Quand ta mère était petite, elle ne pleurait jamais », m'indiquait-elle en guise d'exemple. J'ai découvert plus tard que la mémoire opère un tri dans les souvenirs, en particulier ceux des moments difficiles. De nouvelles urgences, de nouveaux ennemis se présentent sans cesse, réclamant toute notre attention, mobilisant notre intelligence.

Les médecins de l'hôpital Digfer devaient assister chaque matin à une réunion, à 7 heures. Avant de discuter des événements de la nuit, nous entonnions une chanson à la gloire du socialisme scientifique, affirmant que la voie nous apportait prospérité et progrès, que chacun de nous – y compris les jeunes, les femmes et les anciens – s'engageait à soutenir la cause, et que le président Siad Barre était le père de la société somalienne. Le médecin de garde devait attendre la fin de la chanson pour nous mettre au courant des dernières nouvelles et de ce qui s'avérait à présent nécessaire – de plus amples examens, des césariennes, d'autres interventions à froid.

Si l'un de nous ne se présentait pas à l'heure convenue ou refusait de chanter, son nom était transmis aux

membres du Komsomol, l'organisation de la jeunesse, qui le convoquait alors dans ses locaux. « Expliquez-vous, lui ordonnaient les représentants. Vous n'aimez donc pas votre pays ? Vous n'appréciez pas le socialisme scientifique ? Que souhaiteriez-vous à la place ? » Des rumeurs prétendaient que le comité assimilait ceux qu'il convoquait plus de deux fois, et par ricochet leurs proches, à des ennemis de la nation, et qu'ils devaient s'attendre à une arrestation, un emprisonnement ou pire encore. Cette pression de dire du bien de l'administration me mettait mal à l'aise. Je chantais, comme on l'exigeait de nous, mais je n'assistais à aucune réunion et ne me mêlais pas de politique.

L'attachement de notre pays au socialisme scientifique s'est consolidé en même temps que notre amitié avec l'Union soviétique – mutuellement entretenue depuis de longues années. La Somalie, voyez-vous, est restée en relation avec l'Italie après son indépendance en 1960, tout en bénéficiant d'investissements de nombreux autres pays. Dans un premier temps, les États-Unis nous ont apporté des subventions et de l'aide humanitaire, suite aux inondations ayant emporté des maisons et dévasté des terres agricoles. Des pays arabes tels que l'Égypte, la Syrie et l'Irak nous ont eux aussi fourni une aide au développement. L'implication de l'Union soviétique et de la Chine a crû au fil du temps. Les Soviétiques ont assuré la formation de notre nouvelle armée, préparé nos terres à l'agriculture, soutenu une entreprise d'extraction du fer et nous ont aidés à établir des laiteries et des usines de transformation de viande.

L'Union soviétique a en outre assuré notre instruction. En 1963, une amie au lycée m'a parlé d'une

école culturelle russe gratuite, dans une ancienne maison, qui comptait quatre salles de classe. « Ils donnent des bourses à des étudiants somaliens », a-t-elle ajouté. Quelques jours plus tard, je m’y suis inscrite pour me retrouver aux prises avec l’alphabet cyrillique.

J’ai toujours été avide d’apprendre. À l’école primaire, à l’heure où la plupart de mes camarades se dispersaient sur la route poussiéreuse de leur foyer, je restais à mon pupitre. Je me levais pour faire pivoter la mappemonde à l’entrée de la classe et découvrir ainsi le monde entier. Je mémorisais les fleuves les plus longs – en Afrique, le Nil et, en Amérique, le Mississippi. J’apprenais l’histoire des États indépendants d’Afrique et les conjugaisons des verbes italiens. En une année, j’ai étudié trois niveaux, rattrapant ainsi les autres enfants de mon âge, malgré ma scolarisation tardive. Au lycée, je remportais souvent les concours où l’on mesurait les connaissances les plus étendues en histoire, en biologie ou dans une autre matière.

En dépit de la neutralité de notre gouvernement pendant la guerre froide, nous, les jeunes, avons été aux premières loges du conflit entre les blocs de l’Est et de l’Ouest, à l’école et dans la rue. La plupart de nos enseignants italiens réagissaient mal à la présence soviétique. Je me rappelle que l’un d’eux nous a dit en classe : « Les Russes n’ont pas des traits aristocratiques. » La situation nous semblait pourtant simple : les actes ont plus de poids que les paroles or, à l’époque, les Soviétiques étaient des hommes et des femmes d’action. Nous appelions mon professeur de russe *maestro*, comme les autres, mais il nous traitait différemment – presque sur un pied d’égalité.

En ce temps-là, ma famille peinait à joindre les deux bouts et il y avait de la place à revendre dans mon cœur. J'attendais de tous ceux que je rencontrais qu'ils me tendent la main. Un soir, alors que j'écoutais la radio de notre voisin après dîner, je décidai d'écrire à mon professeur de russe. M'adressant à lui par son nom, Dimitri Stepanchecov, je lui demandai de me trouver un travail pour subvenir aux besoins de ma famille ou une bourse me permettant de continuer mes études.

Je savais que, comme il n'existait pas d'enseignement supérieur en Somalie, obtenir une bourse m'obligerait à m'éloigner : à me rendre en Italie ou en Union soviétique. Je savais aussi que la société somalienne de l'époque ne croyait qu'aux garçons. Les filles ne recevaient pas de bourses et la plupart des familles s'opposaient de toute façon à ce qu'elles aillent à l'étranger, de crainte de les voir en revenir perverties. Dimitri Stepanchecov mit en avant mon dossier à la Commission des femmes soviétiques à Moscou. Celui-ci contenait mes notes et la recommandation de mon professeur : n'y manquait plus que ma signature. Je l'y ai apposée sans oser croire que la démarche aboutirait. Moins de deux mois plus tard, mon professeur m'a pourtant annoncé que j'allais suivre une formation médicale en Union soviétique – un an de cours préparatoire suivi de six autres en faculté de médecine.

Mon père ne m'a pas plus tôt donné sa bénédiction que la nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre. Une professeur au lycée, une Italienne d'un âge avancé, m'a prise à part à la fin d'une leçon d'anatomie. « Hawa, l'Union soviétique va gâter ton caractère, m'a-

t-elle mise en garde. Si tu continues à étudier l'italien, tu pourras devenir secrétaire à l'ambassade, ici.

— Je compte devenir médecin.

— Nous pensons que tu ferais une excellente secrétaire.

— Secrétaire, ce n'est pas pareil que médecin. »

Quand mon père a ramené de la poste de Mogadiscio mon billet d'avion, mes sœurs et moi l'avons examiné sous toutes les coutures en le tournant et le retournant entre nos mains. Ce bout de papier me donnait accès, à dix-sept ans, à un monde entièrement nouveau pour moi.

Le 24 août 1964, toutes mes connaissances sont venues à l'aéroport me souhaiter un bon voyage : de Mogadiscio à Aden, d'Aden au Caire et du Caire à Moscou. Mes camarades de fac venaient du Ghana, de Tanzanie, d'Éthiopie et de nombreux autres pays. Les Soviétiques ne connaissaient toutefois des gens de couleur que d'une seule nationalité. « D'où venez-vous ? nous demandaient-ils souvent dans la rue. De Cuba ?

— Non, les détrompions-nous en riant. D'Afrique ! »

Nous représentions la plupart des trente-trois États d'Afrique indépendants nés dans les années 1960. Certains professeurs, conscients de nos différences culturelles, nous incitaient, lors des sessions d'orientation, à penser par nous-mêmes. « S'il vous plaît, ne nous prenez pas en haine, nous dit par exemple un enseignant. Gardez ce que vous trouverez de bon chez nous afin de rendre votre pays plus fort. Et ce qu'il y a de mauvais ? Laissez-le. »

De Moscou, j'ai été envoyée à Kiev, en Ukraine, suivre une année de cours préparatoire, où nous avons

repassé en russe les matières au programme – anatomie, biologie, chimie. Même si rien ne m'obligeait à suivre les cours d'athéisme et de socialisme scientifique, certaines habitudes nationales sont devenues pour moi une seconde nature. À 5 heures chaque matin, quand le haut-parleur annonçait à plein volume le début des exercices de gymnastique, mes deux camarades de chambre ukrainiennes grommelaiement en rabattant leur couverture par-dessus leur tête. Moi, en revanche, je me mettais debout, m'aspergeais le visage d'eau froide et suivais les instructions : « Ouvrez la fenêtre. Inspirez à fond l'air frais. Et maintenant, marchez sur place – un, deux, trois, quatre ! » Je n'oublierai jamais ces mouvements des bras – tendus droit devant, sur les côtés, collés aux oreilles, le long des cuisses et ainsi de suite. Aujourd'hui encore, je les répète quand je souhaite éprouver ma force et me concentrer.

Certains de mes camarades somaliens sont entrés en politique. Ils se sont mis à prononcer des discours du genre : « Mes frères et sœurs, nous voilà aujourd'hui, en Union soviétique, où nous étudions. Demain, nous serons les leaders du continent. » Gardant pour ma part présent à l'esprit le conseil de nos professeurs, je me suis approprié ce qui me semblait bon et j'ai laissé le reste. Bien sûr, je voulais un pays harmonieusement bâti, que ce soit par le biais de la démocratie ou du socialisme ; ce que je tenais le plus à conserver de l'Union soviétique, c'était toutefois la déontologie et le respect de la science.

Table des matières

Introduction : Garder vivant l'espoir	9
1. Étrangère dans mon pays natal	21
2. L'or resplendit encore plus à l'épreuve du feu	37
3. Arrêter l'hémorragie	44
4. Le paradis sur terre	54
5. Amis et ennemis	62
6. Accueillir une nouvelle vie, accepter l'éventualité de la mort	72
7. Comblar la déchirure dans mon cœur	82
8. Je perds à la fois mon avenir et mon passé	96
9. Ma clinique voit le jour	109
10. Mes sœurs reviennent	123
11. La nécessité est mère de l'invention	133
12. Effondrement	141
13. Qu'est-ce qui vous pousse à agir ?	153
14. Une menace interne	167
15. Aujourd'hui nous sommes heureux	180
16. Opération Restaurer l'espoir	193
17. Une décision malvenue	211
18. Le quatrième panier	227
19. Ministre adjoint du Travail et des Sports	241
20. Évoquer au moins leur mémoire	251
21. Ahmed	261
22. « Humanisme oblige »	268

DOCTEUR DE L'ESPOIR

23. Des besoins à n'en plus finir	282
24. Une nouvelle génération	293
25. L'attaque	306
26. Femmes de l'année	323
27. Le pardon	335
Glossaire des termes somali	351
La famille de Hawa	353
Remerciements	355

**Nous espérons que cet extrait
vous a plu !**

Pour acheter ce livre, choisissez sur la liste
de nos libraires le plus proche de chez vous.
Chez certains libraires, vous pouvez commander
en ligne et vous faire livrer à domicile.



Les livres Nouveaux Horizons coûtent
trois fois moins cher

Merci de votre confiance, à bientôt !

